

Fossile vivant

Stéphane Larue

Numéro 144, février 2015

Animaux

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/73435ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Larue, S. (2015). Fossile vivant. *Moebius*, (144), 41–47.

STÉPHANE LARUE

Fossile vivant

D'après les instruments, la température extérieure était glaciale. Le Soleil allait se lever. Le site des fouilles, surplombé par les grues téléguidées, était visible depuis les hublots de la chambre. Le Professeur revint à son plan de travail. Il fouilla dans ses affaires et prit sa pompe, appuya sur le piston, inspira un coup et sentit la brûlure sur ses poumons. En enfilant des survêtements, il lut sommairement les progrès de la colonie de nanobots sur le site de fouilles et actualisa l'hologramme de la fosse numéro 3. L'image du monument se précisait. On distinguait maintenant l'arête supérieure du portail. Il quitta sa chambre et fit le tour des pièces de repos. Tous ses chercheurs dormaient encore, excepté l'une d'entre eux.

Pénélope marchait seule, le volume de sa musique au maximum. Elle regarda avec difficulté derrière son épaule. Le col rigide de sa combinaison limitait ses mouvements. Là-bas, le hangar et les huttes blanches de la base marquaient la lande nue d'une présence rare et fragile. Pénélope parvint à la colline qui dominait la vallée et entreprit de gravir le versant le moins abrupt. Les éclats de pierre ponce craquaient sous ses grosses bottes. Elle mesurait ses efforts. Contrairement au Professeur, elle n'était pas accoutumée à une gravité aussi forte. Malgré les greffes et les mois d'entraînement, chaque randonnée la fatiguait davantage que ses séances d'exercices matinaux. Mais le spectacle en valait la peine.

Arrivée au sommet, Pénélope posa un genou à terre. Le Soleil commençait à poindre. Les étoiles s'éteignaient une à la fois et la Lune, dont la vue surréelle donnait à Pénélope le vertige, s'effaçait tranquillement, avalée par

les mauves de l'aube. Au-delà du site où s'opéraient les fouilles s'étendaient les restes d'une forêt vitrifiée qu'on pouvait confondre avec des ruines. Mais ce n'était qu'une impression. Les ruines, les vraies, étaient rarement visibles à la surface : presque toutes enfouies sous des couches de limon calcifié, sous la glace ou sous la cendre compacte, elles ne se détectaient qu'au radar.

La lande ridée de dunes pâlisait à mesure que le jour se déployait dans le ciel. Pénélope resta un moment fascinée par ce monde que ses lointains ancêtres avaient tout fait pour perdre avant de s'exiler sur la Lune. Elle tenta un moment d'imaginer à quoi ressemblait ce désert, avant qu'il n'en devienne un, à l'époque où la vie y abondait.

Pénélope baissa le volume de sa musique. Elle était certaine qu'on l'épiait. Elle espéra un instant que ce soit Joris.

— Ne vous laissez pas séduire par tout ça.

Elle reconnut la voix du Professeur, qu'elle n'avait pas senti s'approcher. Sa bulle de solitude creva.

— Ça ne vous attirera que des problèmes, dit-il, blagueur. Ces paysages rendent fou.

Il eut ce petit rire forcé qu'elle détestait.

— Ils vous posséderont et vous ne voudrez plus rentrer au bercail.

Pénélope se raidit. Elle regardait droit devant. Elle ne contemplait plus rien.

— Êtes-vous venue réfléchir à ce dont nous avons parlé l'autre jour ?

Le « nous » la fit frissonner. Elle se tourna enfin vers le Professeur. Son visage était masqué par son respirateur et ses lunettes d'extérieur. Ses cheveux, ébouriffés par le vent froid et la nuit courte, avaient les mêmes tons grisâtres que la lande. Elle demeura silencieuse. La base lui semblait s'être éloignée.

— Pense à ton avenir, Pénélope, dit-il en prenant maintenant ce ton qu'il n'employait qu'avec elle, lorsqu'ils étaient seuls.

Elle rassembla ses forces et tenta de rester stoïque.

— C'est peut-être vous qui devriez penser au vôtre, dit-elle avant de commencer à redescendre la colline.

Il allait répondre mais il reçut un message de la base. Il était têt pour que les nanobots aient terminé de dégager le portail. Il demanda des détails. On l'attendait au hangar. Il regarda Pénélope descendre vers la base.

*

Ils se tenaient devant le mur du hangar. Une bourrasque glaciale brûla leurs joues découvertes.

Le Professeur regarda les trous, l'un après l'autre. Joris les avait remarqués en préparant le tout-terrain pour l'excursion. Ils avaient été creusés à plusieurs endroits dans les galets, au pied du mur, jusqu'au solage, comme si on avait voulu pratiquer plusieurs tunnels pour s'introduire dans le hangar.

Salomon était penché, les mains sur les genoux. Il examinait les trous à la recherche d'indices. Mais sur les galets, il était difficile de déceler quoi que ce soit. Ils demeurèrent tous les trois devant le mur derrière lequel se trouvaient les réserves de nutriments liquides.

C'était la taille des trous qui posait problème. Ce qui avait voulu entrer dans le hangar était forcément plus massif que ces rongeurs glabres, voire ces chélicérates gros comme l'avant-bras que le Professeur avait parfois aperçus au cours de ses premiers séjours de recherche. Rien d'aussi gros ne survivait dans ces déserts de scories. Tous restèrent silencieux. Personne n'osait poser *la* question ; la poser admettrait la possibilité même de ce qui demeurerait jusque-là impensable.

La voix de Siri les tira de leurs pensées. Cette fois-ci était la bonne : elle leur annonça que les nanobots avaient entièrement dégagé un premier portail. Ils se dirigèrent vers la hutte centrale pour la rejoindre.

*

L'équipe se tenait sur l'un des talus de la fosse numéro 3, devant l'imposant portail en métal noir. Des nanobots étaient coagulés autour d'une crevasse dans l'enceinte, à côté d'un des chambranles. Pénélope s'attendait à ce que

quelque chose du passé en surgisse pour revenir rôder dans le présent.

— On pourra faire entrer les premières sondes par là, dit le Professeur.

Siri, qui suivait le travail des nanobots depuis la base, les informa que, d'après ses lectures, la crevasse datait d'avant l'enfouissement sous les limons.

Le groupe resta un moment sur le talus, ébahi par le monument exhumé.

Joris surprit le Professeur en train de fixer Pénélope. Il eut un serrement dans la poitrine, et des images consternantes envahirent à nouveau ses pensées. Il oublia les ruines noires sur lesquelles grouillaient les nanobots, excités comme des insectes charognards sur une dépouille ; il ne pensait plus qu'à ce que Pénélope, désespérée, lui avait confié à propos du Professeur.

*

Siri fut la première à vraiment voir l'animal.

La brunante s'installait. Restée seule à la base, elle travaillait sur le toit de la hutte centrale lorsqu'elle vit se déplacer une forme qu'elle avait prise pour un gros caillou, au loin, à l'orée la forêt vitrifiée. Son cœur se serra. Elle descendit maladroitement de l'appentis et sauta sur le sol. Le choc résonna dans ses genoux. Siri repéra de nouveau la chose qui évoluait entre les moraines fracassées et se glissait entre les troncs sans branches. Les mauves du crépuscule brouillaient tout : elle changea sa vision en mode infrarouge puis bascula subitement en mode thermique. Une tache orange et jaune. Elle distinguait la silhouette d'un animal au museau court, aux pattes inférieures massives, qui se déplaçait par petits bonds et qui s'accroupissait parfois en semblant regarder vers elle. Toujours en vision thermique, elle prit quelques clichés qu'elle envoya tout de suite sur la console de la station. La chose resta assise dans le lointain, immobile, jusqu'à se faire avaler entièrement par le soir qui tombait. Siri l'observa un long moment. La tache jaune finit par s'évanouir dans les verts et les bleus.

*

— Le voilà donc, notre mystérieux visiteur, lança le Professeur.

L'équipe s'était groupée autour de la console centrale et visionnait les clichés. Les images étaient floues, mais elles suffisaient à enflammer l'imagination : tous tentaient d'y voir une créature fabuleuse, une chimère d'avant les cataclysmes, pour qui les déserts toxiques de la Terre n'avaient rien d'hostile. Même s'il était difficile d'évaluer la taille exacte de l'animal, aucun membre de l'équipe, pas même le Professeur, ne pouvait prétendre avoir vu quelque chose d'aussi gros ailleurs que dans les réserves biologiques, sur la Lune.

Le groupe continuait de fabuler devant les clichés de Siri. Le Professeur et Pénélope se tenaient en retrait dans la salle commune. Joris ne put s'empêcher de les surveiller. Son cœur battit plus vite. Ses joues devinrent bouillantes. Il n'entendait plus les tergiversations de l'équipe, qui parlait de la dernière grande extinction. Ils discutaient à voix basse. Pénélope semblait furieuse. Joris la vit repousser la main du Professeur qui s'était discrètement posée sur son bras, puis elle s'enferma dans sa chambre. Le Professeur resta seul. Sur son visage fané par trop de saisons passées sur Terre, on ne lisait que la froideur de ces idoles qui traversent le temps. Joris et lui échangèrent un long regard.

*

Le Professeur ne dormait pas. Il suivait la progression des sondes à l'intérieur du monument. Il n'arrivait pas à se concentrer. Il actualisait fréquemment l'image holographique qui flottait, spectrale, au-dessus de son plan de travail. Il prit sa pompe et inspira deux bons coups. Des larmes lui vinrent aux yeux. Il se leva, enfila sa combinaison étanche et éteignit la console. Ses implants oculaires lui permettaient de voir dans l'obscurité comme en plein jour. Il sortit de sa chambre en silence et se rendit jusqu'à celle de Pénélope. Elle était étendue sur son lit. Il la regarda longtemps, sans sourire.

*

Plusieurs jours après la disparition du Professeur, ils retrouvèrent une combinaison étanche, toute déchiquetée, à l'orée de la forêt vitrifiée. C'était celle de Pénélope. Joris trouva le respirateur fracassé entre deux roches. Le groupe demeura un bon moment autour de la macabre trouvaille. Peu importe où se trouvait maintenant Pénélope, elle était certainement morte.

Siri se recroquevilla comme pour se protéger d'un assaut invisible. Elle grimaçait sous son respirateur et ses lunettes d'extérieur cachaient ses yeux pleins de larmes. Salomon, calme et minutieux, ramassait les restes de la combinaison. Joris sombra dans un silence profond duquel il ne sortit que bien plus tard, dans un accès de pure rage. On le laissa dévaster la salle commune mais la gravité terrienne eut rapidement raison de sa colère. Siri finit par le prendre dans ses bras alors que, larmoyant et exténué, il continuait de maudire et d'accuser le Professeur. Elle réussit à lui faire prendre un calmant. Ils piquèrent une bouteille dans la réserve.

Ils s'entendirent pour partir à la recherche du corps le lendemain. Joris resta éveillé, la bouteille au poing. Il guetta toute la nuit un éventuel signal provenant de la combinaison du Professeur.

*

C'est en se préparant pour les recherches qu'ils remarquèrent que la porte du hangar était entrouverte. À l'intérieur, ils découvrirent la carcasse de l'animal à moitié rongée par la glu dans laquelle frayaient les nanobots. Sans doute qu'en essayant d'atteindre les sacs de nutriments, la bête avait renversé un des conteneurs pressurisés qui avait libéré sa substance affamée de matière organique. Il faudrait attendre que la glu sèche entièrement pour s'approcher davantage, mais on pouvait très bien voir la dépouille. Ils la prirent d'abord pour celle du Professeur puis pour celle de Pénélope, même s'il était improbable que l'un ou l'autre se soit retrouvé là, dans une telle situation. On remarqua vite que le corps était bien plus trapu

que celui d'un humain adulte. La glu n'avait pas fait tant de ravages. Il était facile de voir à quoi ils avaient affaire. L'incompréhension faisait place à l'horreur à mesure que l'impensable devenait réel.

Ils contemplèrent l'animal mort. Dans ses mains crochues et tuméfiées, dans ses membres velus, dans les globes jade de ses yeux morts, dans les dents qui sortaient comme des cristaux jaunes de sa large bouche noire, ils reconnurent quelque chose qu'il leur était difficile d'admettre, voire de s'avouer à eux-mêmes. Ils n'osèrent pas profaner le tabou établi par leurs ancêtres qui s'en étaient allés coloniser la Lune.

Ils se tinrent un moment devant le cadavre de ce qui ressemblait à un grand singe. Puis ils s'en retournèrent vers la hutte centrale, sans décider de ce qu'ils feraient du corps, tous encore plus abasourdis que la veille.

*

À l'extérieur, sur le sommet de la colline, se profilaient les formes sombres de la meute : immobiles, le dos voûté, les yeux phosphorescents, les épaules rentrées dans la poitrine, toutes accroupies comme des sentinelles qui veillaient sur leur territoire. Ce qui sépare l'humain de l'animal est bien arbitraire, avait dit une fois le Professeur. Les plus consensuels citeront d'anciens écrits affirmant que c'est le recours au rituel qui les différencie. La brèche n'était pas tout à fait nette entre ceux qui vivaient à l'abri dans les huttes blanches et ceux qui vivaient dans le froid toxique depuis l'âge lointain où ils avaient été abandonnés à leur sort. Les deux groupes pleuraient leurs morts.

La meute se mit à descendre vers la base.

Peut-être venait-elle récupérer l'un des siens tué à la chasse, peut-être venait-elle le venger, ou peut-être venait-elle se nourrir comme elle s'était nourri de la femelle égarée.